

ROMANS DE CRIME ET DE POLICE

par le D^r H. MUTRUX,

Expert judiciaire et Chef de la Police de Lausanne (Suisse).

Que ce soit en Angleterre, en Amérique, en France, en Allemagne, en Italie, en Suisse ou ailleurs, il est surprenant de constater combien les goûts du peuple rappellent ses origines primitives.

Cette remarque me venait à l'esprit en consultant le catalogue d'une bibliothèque publique. Les pages les plus fréquemment salies par les doigts des lecteurs sont précisément celles où figurent les titres d'ouvrages les plus lus, à savoir les romans et, parmi ces derniers, les titres de romans d'aventures.

Nombreux sont les amateurs qui ont suivi « Robinson Crusoé » dans son naufrage, ou habité la « Case de l'oncle Tom ». Ceux qui ont accompagné le « Dernier des Mohicans », « Œil de Faucon », ou les « Héros de la Prairie », de F. Cooper se comptent par millions.

Mais plus nombreux encore sont ceux qui se sont passionnés pour une chasse à vrai dire plus palpitante, plus émotionnante encore : la chasse à l'homme. Courir nuit et jour, aux côtés d'un détective amateur ou professionnel est un véritable sport. Le suivre tout au long des ruelles sordides ou pénétrer avec lui dans de somptueux palais est devenu une passion à laquelle des centaines de millions de lecteurs ont succombé.

Les origines du roman policier sont difficiles à déterminer. Si l'on en croit les Anglais, Conan Doyle, le père spirituel de Sherlock Holmes serait le véritable créateur du genre.

Les Français, et notamment le Dictionnaire Larousse affirment que le père du roman policier n'est autre qu'Emile Gaboriau, né à

Saujon en 1835. En effet, lorsque Sir Arthur Conan Doyle vit le jour, en 1859, Gaboriau avait 24 ans. Quand parut *L'affaire Lerouge*, en 1866, l'écrivain français atteignait sa 31^{me} année et Conan Doyle n'avait que sept ans. Il était donc encore incapable de lire des récits de ce genre qu'il ne découvrit, raisonnablement, que vers sa quinzième année. Or, à ce moment précis, en 1874, Emile Gaboriau était décédé, après avoir publié : *Le 13^e Hussards* (1861), *Les Gens de bureau* (1862), *L'affaire Lerouge* (1866), *Le crime d'Orcival* (1867), *Le Dossier N° 113* (1867), *Les Esclaves de Paris* (1869), *Monsieur Lecoq* (1869), *La Vie Infernale* (1870) et nombre d'autres œuvres dont *La Corde au cou* (1873) et *L'argent des Autres* (1874). *Le Petit Vieux des Batignolles* devait être édité en 1876.

Il est donc incontestable que Conan Doyle n'est pas le créateur du genre et que Gaboriau, méprisé par l'auteur anglais, lui servit de modèle. C'est un fait qui ne se discute plus. Cela ne signifie d'ailleurs pas que le grand Anglais, devenu sous le nom de Sherlock Holmes le synonyme du parfait détective, ne soit pas resté extrêmement sympathique.

C'est un plaisir de lire les *Mémoires de Sherlock Holmes* (1893), le *Chien des Baskerville* et tant d'autres récits captivants.

Un doute quant à l'origine du roman est donc permis ; Anglais ou Français ? Les Américains semblent trancher la question en donnant raison à Edgar Poe, le prestigieux conteur de Baltimore qui mourut en 1849 déjà, à l'âge de 40 ans, après avoir laissé ses

impérissables *Tales of the grotesque and arabesque* que Baudelaire traduisit sous le titre de *Histoires extraordinaires*, dans lesquelles nous choisirons ici : *La Lettre volée*, *Le Scarabée d'or*, le *Double assassinat dans la rue Morgue* et le *Mystère de Marie Roget*. Le détective Dupin s'y révèle un maître de l'intelligence et un virtuose de l'induction.

Sherlock Holmes, Lecoq, Dupin. Trois bons détectives, tous sympathiques, à des degrés divers. Trois méthodes, bien personnelles, illustrant un génie essentiellement national. Cependant C. Doyle, E. Gaboriau et E. Poe ont eu des devanciers. Voltaire (1694-1778), en nous contant les aventures de *Zadig* (1778), savant vertueux et sage, nous a laissé un prodigieux exemple de méthode inductive au service de la recherche criminelle. Relisez à ce propos les signalements de la chienne de la reine et du cheval du roi.

Plus ancien encore est le fabuliste grec Esope, esclave intelligent et perspicace qui a une façon bien personnelle de démasquer les voleurs, de lire les inscriptions secrètes et de donner la solution exacte des problèmes les plus ardues et les plus délicats. Esope, une lumière dans un corps difforme.

Tout à fait ancien encore est le mythe d'Osiris, dieu égyptien mort assassiné, puis ressuscité. Cet être bon par excellence est l'objet, dans une légende naïve, de recherches médico-légales d'un très grand intérêt. Sa mort, sa dissection et la dispersion de ses morceaux sont un récit vivant et coloré. Isis, sa femme, fait un vrai travail de détective savant en parcourant l'Égypte pour recueillir les restes de son malheureux époux : un roman criminel moderne raconté au bon vieux temps des légendes.

Si le meurtre ou l'assassinat sont des maux dont souffrent les hommes depuis Caïn, il faut reconnaître aussi que la poursuite du crime a donné naissance à des récits fort inté-

ressants. S'il y eut toujours des voleurs et des volés, l'histoire de la poursuite du coupable a ses passionnants récits.

Il subsiste un réconfort : le criminel est *presque toujours puni* et la conscience humaine est tranquillisée lorsqu'un juste châtement frappe le coupable.

Nous avons bien dit : *presque toujours puni*, car la règle a ses exceptions. S'il en est ainsi, c'est que certains auteurs se sont spécialisés non pas dans le *roman de détective ou de police*, mais bien dans le *roman de crime*. Il y a nuance, et cette nuance est apparente. Conan Doyle a immortalisé un ami de la société, un détective qui a voué son existence à la poursuite du mal. Il est vrai que, avant beaucoup d'autres, il a conçu son détective en méprisant la police officielle et son travail souvent discutable. En cela, Dupin, le héros de Edgar Poe, a fait de même.

Ce qui est moins encourageant, c'est que les auteurs, français ou anglo-saxons, ont retourné le problème : ils ont créé des héros qui se sont spécialisés dans le crime, et qui ont consacré le plus clair de leur temps à voler leur prochain. Faisant fi de la police, mal outillée et mal instruite, ces auteurs sans conscience ont créé des types de *criminels sympathiques* qui, non seulement se moquent de la force publique, mais encore échappent au châtement que la société serait en droit de leur infliger. C'est le triomphe de l'esprit du mal, c'est l'histoire de la mauvaise action récompensée par le partage du butin volé.

Pourquoi enseigner dans nos écoles les principes élémentaires de la beauté morale alors que les élèves lisent en cachette les merveilleux exploits d'Arsène Lupin, le gentleman cambrioleur ? On peut, à la rigueur comprendre pourquoi la police est si mal comprise, si peu encouragée, si peu aimée : mal recrutée au siècle dernier, mal instruite et encore plus mal payée, celle de 1948 sup-

porte les conséquences d'un passé qui manque de gloire.

D'ailleurs, le criminel sympathique n'est ni une nouveauté, ni une trouvaille. Arsène Lupin n'est qu'un émule en comparaison du malfaiteur sans tête dont Hérodote nous relate l'histoire en nous narrant les hauts faits du pharaon Rhampsinite, plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Relisez cette histoire passionnante. Elle en vaut la peine.

Le roman policier anglo-saxon représente sans contredit la forme la plus moderne et la plus captivante du roman d'aventures. Il est non moins certain qu'en Angleterre et en Amérique les *Detective Novels* occupent une place de premier plan dans la littérature. Convenons que le public d'élite exige de ce genre une tenue et une forme irréprochables, ainsi qu'un renouvellement constant.

Or, c'est précisément là que ce genre a une faiblesse qui n'échappe pas aux policiers professionnels. J'ai lu W.B. Maxwell, Edgar Wallace et Agatha Christie, comme je me plais à reconnaître le talent d'auteurs moins connus tels que les John D. Carr, Craig Rice, Will Oursler, Cornell Woolrich, Christiana Brand, A.W. Mason, S.S. van Dine, Henry Wade, J.J. Connington, F.W. Crofts, van Wyck Mason, A. Fielding, Freeman, Ellery Queen.

J'ai lu également Gaston Leroux et ses quatorze meilleurs romans, je ne puis oublier Maurice Leblanc et ses douze livres classiques. Albert Boissière, moins connu, a du charme, comme d'ailleurs J.-J. Renaud, Jean Fournier et beaucoup d'autres.

Je relève simplement ceci: Le thème du roman policier est immuable. Un crime a été commis, vol, abus de confiance, assassinat. Plusieurs personnes peuvent être soupçonnées de l'avoir perpétré ou simplement suggéré. Un policier entreprend la recherche du coupable, mais les suspects sont, les uns après les autres, déclarés innocents. Le coupable est un dernier personnage, à vrai dire secondaire, réputé pour la décence et la régularité de sa vie, qui n'avait rien du criminel, que la passion a conduit au crime.

«Le miracle, a si justement dit l'académicien Marcel Prévost, n'est pas qu'une histoire de ce genre puisse offrir quelque attrait au lecteur désœuvré. Le miracle, c'est que ce même lecteur s'empresse d'en acheter une réplique à peine différente dans un autre ouvrage rigoureusement conçu et traité selon le même modèle...»

Ma conclusion sera brève. Le criminel n'est jamais sympathique, même s'il subsiste en sa faveur des circonstances dites atténuantes. La police de 1948 n'est plus celle du siècle dernier et la technique a fait des pas de géant. Alors, pourquoi ne pas choisir dans ses cadres dévoués des types intéressants de détectives de roman ?

Je promets une fortune à l'auteur intelligent qui saura raconter adroitement une *ténébreuse affaire* ou une histoire d'aujourd'hui vraiment humaine et authentique. Suivez le conseil de Marcel Prévost et relisez *Crime et châtimeut*, de Dostoïevski. C'est là que, sans aucun doute, réside le filon.